

LANGUE

Un petit peuple de grands thaumaturges ?

par Viateur Beaupré
professeur au Cégep de Sept-Îles

Depuis un an ou deux, les sons de cloches, avec tambours et trompettes, se multiplient pour alerter les populations sur l'état désastreux de la langue chez les diplômés québécois. Tous les niveaux d'enseignement donnent les mêmes signes d'une médiocrité pleinement épanouie. Depuis vingt ans, on avait pris un train de mesures nationales pour stimuler cette médiocrité, en la camouflant par ailleurs sous des dehors psychédéliques et transsexuels ; elle finit tout de même par révéler, à l'usage, sa véritable identité, imperméable à l'*Arctic Power* et au rayon laser.

L'un des derniers sons entendus, c'est celui du bourdon de l'Université Laval : un tocsin en forme de canon et fugue. À l'automne 87, elle a fait passer un examen d'évaluation en français à 3,000 de ses étudiants. Résultats ? Le taux de réussite est de 41%. Et pour qu'il y ait autant(?) de réussites, il a fallu descendre le seuil de passage à 46%. Faut l'faire ! On pense tout spontanément au fameux seuil de la démocratie lors des élections haïtiennes. Bref, un de ces seuils bizarres qu'on franchit en descendant.

Ces étudiants, contrairement à ce qu'un esprit naïf pourrait croire, et à ce qu'un esprit malicieux pourrait prétendre, ne venaient pas tous du niveau secondaire, ni même primaire. Oh non ! ils étaient tous

« passés à travers » le niveau collégial.

Et quels résultats en français avaient donc obtenu, au niveau collégial, les victimes du bourdon de l'Université Laval ? Les statistiques nous disent que, pour l'ensemble des cégeps, le taux de réussite en français, ces dernières années, flotte autour du 75%. Dans les autres disciplines, il vole à la hauteur du 80%.

Peut-on en conclure, sans rire, que si on avait fait subir ce même examen aux professeurs des cégeps qui ont piloté en maîtres ces étudiants « à travers les murs » du collégial, le résultat eût été sensiblement le même ? Vrai (...) ou faux (...) ?

Faisons un pas de plus : peut-on en conclure également que si l'Université Laval avait choisi pour clientèle cobaye 3,000 de ses propres diplômés en bonne et due forme, on aurait eu les mêmes excellentes raisons de s'arracher les cheveux et d'arracher des murs plus de 50% des diplômes universitaires qui ornent les murs de la belle province ?

Sans pousser si loin l'indiscrétion, et sans être un Socrate accompli, un esprit serein peut tout de même trouver là matière à des questions troublantes. Du genre de celles-ci :

1. Si deux examens d'évaluation en français, destinés à la même clientèle, donnent, dans un cas 41% de réussite, et dans l'autre 75%, lequel de ces deux examens saisit le mieux la réalité ? L'un des deux « charrie » peut-être vers le haut, alors que l'autre « charrie » vers le bas ? Ça demanderait examen, par un tribunal neutre, par exemple, Amnistie internationale ou la Croix Rouge. Ça demande au moins qu'on utilise d'autres moyens d'appréhension du réel.

L'un de ces autres moyens d'appréhension, d'ailleurs beaucoup plus valable qu'un simple examen de niveau universitaire ou qu'une enquête dite royale, c'est celui qu'un professeur de français moyen peut se donner. Il lui suffira d'être normalement compétent et consciencieux. Par exemple, s'il enseigne au niveau collégial et dispense le premier cours de français à des étudiants qui lui arrivent du secondaire, qu'il leur donne à lire deux œuvres littéraires de difficulté et de longueur moyennes ; que sur ces deux œuvres il fasse faire, au cours de la session, une quinzaine de travaux de difficulté moyenne et de tous genres dont un certain nombre exigeront que l'étudiant ait compris, au premier degré, le contenu des œuvres étudiées, et qu'il soit capable de formuler par écrit, avec un minimum de clarté et de cohérence, ce qu'il pense en avoir compris.

À la fin de la session, quand ce professeur moyen, qui n'a rien d'un Einstein ou d'un Shakespeare, aura corrigé tous ces travaux et compilé les résultats, il sera en mesure de donner à chaque étudiant une note globale d'évaluation qui collera d'assez près à leur réalité linguistique, et qui, du même coup, jaugera assez bien leur tonus mental ou, si vous préférez, leur tirant d'eau sur les voies de la pensée maritime ou fluviale.

Or, que constatent ceux des professeurs du niveau collégial qui actuellement procèdent ainsi ou de façon équivalente ? Que le taux de réussite de leurs élèves se situe aux environs de 50%. Et ce taux a tendance à pencher vers le 40%, plutôt qu'à s'élever vers le 60%.

N'importe quel Directeur des services pédagogiques ou ministre de l'Éducation, s'ils sont eux-mêmes compétents en français et consciencieux à l'ouvrage, peuvent vérifier si ce que j'avance ici est de la démagogie gratuite, ou inspiré par une conception « élitiste ! » de l'enseignement. C'est effrayant ce qu'apprendraient les Directeurs des services dits pédagogiques, et les

« compétences » de la D.G.E.C. ou d'ailleurs, si, pendant une session, ils descendaient sur le plancher des vaches pour enseigner le français élémentaire à nos diplômés du secondaire. Ils s'en gardent bien, sous le fallacieux prétexte qu'ils en ont déjà plein le dos de « gérer » la boutique éducative. En fait, dans cette boutique, ils « gestionnent » à peu près tout, sauf la qualité de l'enseignement ; et cela, dans une confortable ignorance de la réalité.

Quand ces DSP se réunissent, ils discutent de « questions plutôt techniques » ; la technique de la formation de l'esprit et de la qualité de la langue, ce n'est pas assez technique (entendez : « sérieux ») pour être mis à leur ordre du jour ou de l'année.

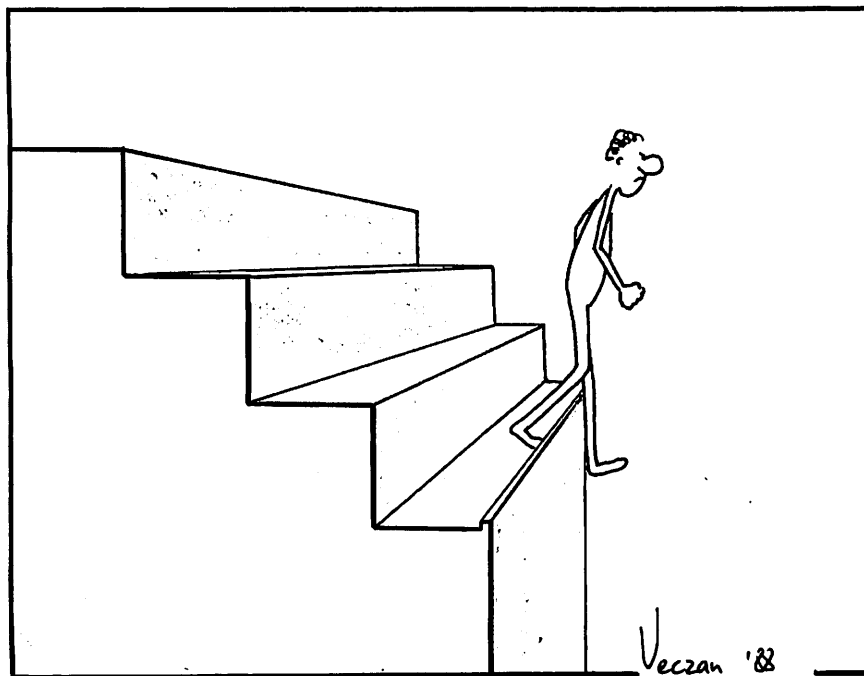
Évidemment, un professeur peut procéder autrement, pour toutes sortes de bonnes raisons qui se ramènent toutes à celle-ci : Sauve ta face et sauve tes fesses ! Au lieu de procéder comme son collègue criminel dont j'ai parlé plus haut, il éliminera soigneusement toute œuvre à lire, placotera doctoralement pendant toute la session, ne donnera qu'un seul travail écrit :

« Vous avez quinze jours pour répondre brièvement aux cinq questions suivantes sur l'information. » Il évaluera à l'œil les réponses écrites, issues d'on ne sait qui (la grand-mère ? la cousine ? le chum ? la chum ?), et remettra fièrement à la Direction pédagogique éclairée et réjouie les résultats obtenus pendant cette mémorable session : « Tous mes étudiants ont réussi, et la moyenne du groupe est 75% ! »

Vous croyez rêver ? Ou plutôt, vous dites sûrement : « C'est du charriage ! », en pensant à moi, évidemment, et non au professeur criminel en question. C'est pourtant un fait historique, vécu dans un cégep de Montréal, à la session d'automne 1986. « On veut des noms ! » — Demandez-les moi et je vous les donnerai, gratuitement. Tu as beau vivre à Sept-Îles, tu en apprends des choses, charriées au fil du fleuve avec les cochonneries de nos Grands Lacs glorieux !

Exemple unique, dira-t-on. Admettons-le ; avec tout de même un point de saine interrogation. Chose certaine, entre les professeurs qui mettent leurs élèves à une formation sérieuse de la pensée et de la langue, véhicule de cette pensée, et les professeurs qui les mettent à tout autre chose, la balance penche en faveur de ces derniers, thaumaturges incontestés, à l'abri de tout soupçon et de toute sanction.

Rarement ou jamais aura-t-on vu un petit peuple comme le nôtre produire des charlatans et des thaumaturges en si grand nombre. C'est le renversement de la célèbre phrase de Churchill à l'adresse des aviateurs anglais en 1940 : « Jamais un peuple n'a dû son salut à si peu d'hommes. » Une poignée d'aviateurs anglais avaient tenu tête à la toute-puissante Luftwaffe. Chez nous, c'est grâce à la majorité, bavarde ou silencieuse, que nous faisons face, en tournant le dos, un dos NON-identifié. Nos Spitfires « shootent » dans l'vide ; et comptent !



Si tu es un citoyen bien élevé, soucieux de sa bonne réputation et de son curriculum vitæ à venir, ce ne sont pas là des choses à dire dans les assemblées syndicales, aux assemblées des DSP, aux colloques de coordination provinciale, bref, dans toutes les réunions regroupant les « spécialistes » ou les « travailleurs » de l'enseignement. Vous voilà parvenus. Si vous le faites quand même, on vous ensevelira sous les accablantes courbes statistiques des réussites en français de « nos chers étudiants pas si pires que ça ». Ou on te dira ce qu'un éditeur m'a dit : « tu fais une charge au lieu d'une analyse sereine. » Eh oui ! Comme dirait le cher professeur Cocon de Prévert :

Mais alors
si mes calculs sont justes
c'est sûrement mes lièvres qui sont faux
Qui dit mieux ? Sûrement pas moi.
Et toi, qu'en dis-tu ?

2. Autre question non moins troublante et hors-la-loi des DSP et des autres : Un cégep faible en langue maternelle est-il automatiquement faible dans toutes les autres disciplines ?

Nous sommes une minorité à le croire, comme on croit au soleil. La majorité des enseignants et des autres ont plutôt tendance à dire : « Nos étudiants sont peut-être faibles en français ; mais inquiétez-vous pas : c'est parce qu'ils sont forts dans le reste, en particulier dans les sciences, garantes du mieux-être de l'humanité de demain, en marche déjà vers Pluton et, qui sait ? vers les fameux trous noirs qui ponctuent les galaxies. »

Pour ma part, je n'ai pas besoin d'une enquête royalement subventionnée et menée scientifiquement selon la méthode Bloom ou Ogino Kyusaku, pour savoir ce que fera en physique, en histoire, en psychologie, dans n'importe quelle des disciplines au niveau collégial, l'étudiant qui, dans mon cours de français, n'arrive pas à déchiffrer des textes relativement simples et qui, s'il doit s'exprimer lui-même par écrit, le fait dans une langue balancée équitablement entre l'incohérence et l'absurde.

Je porterais exactement le même jugement sur un chef syndical, un pape, un ministre, un général d'armée ou des Jésuites, un DSP, un camionneur. Ce dernier, je l'évaluerais sur son oral ; les autres aussi, mais enfin... Telle pensée, telle langue ! Je sais : c'est dur à digérer, pour toi, pour moi, pour tout le monde. Aussi cette « race de monde » trouve-t-elle toutes sortes d'excuses pour n'avoir pas à le digérer. L'excuse la plus classique étant : « C'est bin clair dans ma tête, mais 'stie, chus pas capab' de l'dire ! »

Voilà donc une autre de ces questions bien dérangeantes (emmerdantes ?) que les DSP ne mettent pas à leur ordre du jour. Les autres non plus. Sujet tabou parmi les hautes « instances décisionnelles », aussi bien que parmi les humbles « instances opérationnelles », bref, parmi « tous les intervenants auprès du s'éduquant », comme on dit dans le joual pompeux et pompier du Complexe G.

Tout de même, expliquez-moi pourquoi, dans les disciplines autres que le français, le taux de réussite chez les étudiants de nos cégeps vogue sereinement en orbite dans la stratosphère du 80%. Vous contenterez-vous de me répondre : « Que c'est beau, c'est beau, la vie ! » ou « Ton histoire est une épopée des plus brillants exploits » ?

J'arrête ici mes questions socratiques. J'en ai en réserve quelques douzaines d'autres, à valeur tantôt causale ou consécutive, tantôt spatio-temporelle ou finale, tantôt affirmative ou exclamative. Mais je ne peux pas, en quelques paragraphes, dire tout ce que j'en ai dit dans un essai de 250 pages intitulé *Deux ou trois font n'œuf*, poème épique écrit à la gloire de nos usines éducatives de montage, ou de montage éducatif, qui produisent, à une cadence industrielle, des analphabètes diplômés.

Cet essai sera sans doute un ouvrage qu'on appelle posthume. Car où trouver l'éditeur capable de courir un tel risque de mon vivant ? Le ministère des Affaires culturelles, lui, trouve assez facilement un petit 400,000\$ pour financer un show hystérique en rose Diane-Dufresne ; mais de là à penser que le ministère de notre Héducation dégèlera un petit 5,000\$ pour se faire dire la vérité noir sur blanc, il y a une sacrée marge. Et ce n'est pas lui qui se risquera à la franchir. On a beau être thaumaturge, il y a « des choses qui ne se font pas ». Dire la vérité est l'une de ces choses honteuses, une perniciose MTM (maladie transmise mentalement).